

« Le succès, c'est avoir les poches pleines »

L'écrivaine, actrice et chanteuse argentine continue de bousculer le paysage littéraire latino-américain avec « Histoire d'une domestication », roman d'un couple queer décidé à élever un enfant

ARIANE SINGER

Elle nous accueille en robe fendue jusqu'en haut des cuisses, tongs en plastique aux pieds. Dans cette alcôve d'un hôtel de Saint-Germain-des-Prés, Camila Sosa Villada semble tout juste sortie de scène. La romancière argentine, qui a bousculé le paysage littéraire latino-américain avec *Les Vilaines* (Métaillé, 2021), un premier roman en partie inspiré par sa vie, sur un groupe de prostituées travesties, est aussi une actrice et une chanteuse accomplie. Née homme, sous le nom de Cristian, en 1982, et se disant « travestie » plutôt que « trans », elle s'est fait un nom au théâtre et dans des cabarets, avant de jouer au cinéma et d'incarner le rôle principal d'une série télévisée, *Mía*. Une expérience qui nourrit son nouveau roman, *Histoire d'une domestication*, où une comédienne vedette transsexuelle voit sa vie prendre un nouveau tournant le jour où elle accepte de se marier avec un riche avocat gay. Et plus encore lorsque le couple décide d'adopter un enfant séropositif. Adieu, liberté chérie, et bienvenue dans les contraintes d'une vie familiale somme toute classique, bientôt sclérosante.

C'est dans un café, lors d'un petit déjeuner avec un ami, lui-même acteur et homosexuel, que l'idée de ce livre est venue à la romancière, raconte-t-elle : « Le propriétaire du bar est arrivé, avec sa femme et son bébé, et ils nous ressemblaient beaucoup. A un moment, mon ami s'est mis à jouer avec le bébé et c'était comme si nous nous retrouvions seuls, lui, le bébé et moi. Le patron nous a demandé si nous avions envie d'avoir des enfants. J'ai alors échafaudé une partie du récit. »

Si l'écrivaine écarte catégoriquement l'idée de devenir mère elle-même (elle tient trop à son indépendance), elle rédige, à partir de cette scène, le synopsis d'un film explorant les relations entre ces deux parents et leur bébé. Très

inspirée par le film *Opening Night*, de John Cassavetes (1977), elle en tire parallèlement, en 2019, un roman pour une collection de littérature contemporaine du grand quotidien argentin *Página/12*. Le film, intitulé *Histoire d'une domestication*, comme le livre, se fera, quatre ans plus tard, sous la direction de Javier van de Couter. Elle y tient le premier rôle, mais sans son ami, avec qui elle s'est brouillée entre-temps.

En le tournant, Camila Sosa Villada, perfectionniste, prend conscience de certaines faiblesses dans son roman, qu'elle a écrit en six mois. Et décide, alors qu'il a déjà été publié, de le réécrire. « A peine sortie du plateau, je rentrais chez moi et travailler, explique-t-elle. J'ai revu les liens entre les personnages en accentuant le côté tourmenté de la relation entre l'actrice et son metteur en scène et en insistant sur son aspect manipulateur et agressif à elle. J'ai aussi approfondi la relation incestueuse entre la comédienne et son demi-frère. »

L'horizon étroit

Camila Sosa Villada écrit depuis l'enfance – des lettres, des poèmes, de petits textes. Dans le foyer modeste du village de la province de Cordoba où elle grandit, le réfrigérateur est « toujours plein », mais les livres rares. Au grand regret de Camila, qui les dévore dès qu'elle en a l'occasion. « J'en recevais en cadeau à Noël, à mon anniversaire, quand j'avais de bonnes notes », se remémore-t-elle. Le quotidien est marqué par les diverses tâches domestiques qui incombent à l'enfant. Lequel, dès l'âge de 8 ans, aide ses parents, commerçants ambulants, à vendre des feuilles de tôle dans la rue et des glaces sur la plage.

L'horizon est étroit pour un jeune garçon sensible et créatif qui, de plus, se considère comme femme et s'habille comme telle depuis ses 15 ans. Les parents « haïssaient les travestis, parce que c'est ce qu'il fallait faire. Plus tard, les poèmes de [l'écrivaine américaine] Sharon



Camila Sosa Villada, à Paris, en mai. FRANCK FERVILLE/AGENCE VU

Parcours

1982 Cristian/Camila Sosa Villada naît à La Falda, en Argentine.

2009 Elle monte le spectacle *Carnes tolendas*.

2018 *El viaje inútil* (« le voyage inutile », non traduit).

2019 *Les Vilaines* (Métaillé, 2021).

2022 *Soy una tonta por quererte* (« je suis bête de t'aimer », non traduit).

Olds sur sa famille m'ont aidée à changer mon point de vue sur la façon dont ils m'avaient traitée », confie-t-elle pudiquement, sans s'attarder sur un quotidien fait de violence et d'alcoolisme. Dans la rue, on l'insulte, on lui crache dessus, on lui lance des pierres. Il faut partir.

C'est à l'université de Cordoba qu'elle trouve refuge. Elle s'inscrit en communication sociale puis en études théâtrales, avant d'arrêter en 2006 pour se consacrer à temps plein à la prostitution, qui lui assure des revenus importants. Parallèlement, elle se passionne pour Marguerite Duras (1914-1996) et sa « façon d'écrire

qui ressemble beaucoup à la liberté ». Mais la roue tourne vite à nouveau. Trois ans plus tard, *Carnes Tolendas* (jeu de mots autour de « chairs » et de « carnaval »), un spectacle de cabaret qu'elle monte avec d'anciens camarades de l'université, mêlant le récit de sa vie à des textes du poète espagnol Federico Garcia Lorca (une autre de ses idoles, 1898-1936), rencontre un succès totalement inattendu. Le spectacle tourné en Argentine, au Mexique, au Brésil. Il lui permet d'abandonner le travail sexuel. La reconnaissance de son talent entraîne rapidement l'actrice sous les projecteurs du cinéma.

C'est d'un autre spectacle de cabaret que viendra, en 2017, le début de sa carrière littéraire : *La difunta Correa* (« la défunte Correa »), où elle mêle l'histoire d'une sainte morte dans le désert, son bébé encore au sein, et des histoires tragiques de prostituées. Présent dans le public, un célèbre écrivain et éditeur, Juan Forn, directeur d'une collection de livres « inclassables » chez Tusquets, qui deviendra son mentor, la pousse à lui envoyer certains de ses écrits. Elle a justement conçu une suite au spectacle, qui deviendra *Les Vilaines*. Le roman sera réimprimé de nombreuses fois et traduit en une vingtaine de langues.

Le temps de ne rien faire

Comment a-t-elle vécu cette consécration ? Camila Sosa Villada n'y va pas par quatre chemins : « Ce succès m'a permis d'avoir de l'argent. De ne plus avoir à me préoccuper des finances de mes parents ou des miennes. De pouvoir acheter des robes Stella McCartney et décider de ce que je veux faire ou non comme travail. Le succès, c'est avoir les poches pleines », affirme-t-elle. Elle ajoute que, pour autant, elle ne se prend « toujours pas au sérieux » et se dit « toujours étrangère » à la scène littéraire latino-américaine.

Elle se reconnaît quelques points communs avec la protagoniste d'*Histoire d'une domestication* : « Comme elle, j'aime beaucoup la solitude et je la protège. Je suis aussi une actrice talentueuse. Et je saccage tout l'amour que je touche. » Et de même que l'écrivaine des *Vilaines* lui a fait prendre conscience qu'elle « serait tombée malade si [elle] était restée dans la mélancolie de cette époque [marquée par la prostitution] », son deuxième roman a fait office d'« avertissement » sur les dégâts que produit l'argent quand on en gagne soudain trop.

EXTRAIT

« Ils ont marché à la dérive, tranquillement, dans une ville qui se dérobaient à eux. Ils sont entrés dans l'immeuble où vivait la comédienne d'un pas incertain et ont timidement salué le gardien. Dans l'ascenseur, ils sont restés silencieux. Ils étaient trempés, ils grelottaient. Son maillage à elle avait coulé et cela lui donnait l'air triste. Elle s'était exercée au genre qui accompagnait la déception – qui ressemblait tellement à la tristesse – en raison de la manière dont le monde était fait, puis elle avait fini par en faire une arme de séduction. Comment le monde avait-il fini par être ? Une décharge sans arbres ni nourriture, avec des continents dévorés par l'eau. Avec des stars comme elle, une vulgaire trans à qui rien ne résistait. »

HISTOIRE D'UNE DOMESTICATION, PAGES 53-54

Après un recueil de nouvelles (*Soy una tonta por quererte*, « je suis bête de t'aimer », non traduit), Camila Sosa Villada prend le temps de ne rien faire, ou peu. Les problèmes de santé de ses parents, dont elle reste très proche, atteignent cette ultrasensible qui préfère attendre le moment propice pour rédiger le livre de textes érotiques pour lequel elle a signé un contrat. Elle suit par ailleurs avec « *terreur* » le destin de l'Argentine, où le président ultralibéral et conservateur Javier Milei fait planer de sérieuses menaces sur la protection des droits des femmes, depuis la suppression, dès son arrivée au pouvoir, fin 2023, du ministère des femmes, du genre et de la diversité.

Mais, quoi qu'il arrive, elle sait que l'écriture sera toujours là. « Je pourrais ne plus publier, ça ne serait pas grave. » Elle retire ses tongs. Attrape ses escarpins. Comme prête à remonter sur scène. ■

Les époux en sursis

UNE COMÉDIENNE TRANS, vedette en Argentine, joue au théâtre, comme tous les soirs depuis deux ans, un seule-en-scène : *La Voix humaine*, de Jean Cocteau (1930). Son mari, un riche avocat homosexuel et orphelin, l'attend à la maison avec un plat de pâtes, tandis que leur jeune fils adoptif s'endort dans sa chambre.

Dans cette scène d'ouverture, qui contient en germe tout *Histoire d'une domestication*, deux tempéraments s'affrontent : d'un côté l'indépendance farouche, chèrement acquise, de l'autre l'aspiration à une vie de famille rangée. De cet antagonisme Camila

Sosa Villada fait naître un récit explosif, qui dépeint subtilement la façon dont le rêve de réinvention des liens du mariage vire au fiasco quand la liberté des premiers temps s'efface au profit des préoccupations domestiques et de la jalousie dévorante. Ici, le sexe, décrit crûment, sert d'arme dans l'entreprise de domptage auquel se livrent les ex-amants, devenus époux en sursis.

Si le roman s'inscrit dans la veine du cinéma néoréaliste italien, avec sa peinture de gestes simples du quotidien, portée par une écriture factuelle, et l'évocation des différences de classe entre amants, il

convainc surtout par sa réinterprétation affichée d'*Opening Night*, le film de John Cassavetes (1977). La solitude de la comédienne, la façon dont s'imbriquent sa vie et celle du personnage qu'elle joue (une amoureuse éconduite) font de ce récit une plongée poignante dans les replis d'un esprit qui, comme l'héroïne de Cassavetes, ne se résout pas à la soumission. ■ AR. S.

HISTOIRE D'UNE DOMESTICATION (Tesis sobre una domesticacion), de Camila Sosa Villada, traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba, Métaillé, 222 p., 19 €, numérique 13 €.